

11 octobre 1963, Québec

Dîner pour le ministre des Affaires culturelles de France

Parlant des rapports de l'homme avec l'humanité, l'illustre représentant de la France que nous accueillons aujourd'hui avec fierté parlait d'approfondir sa communion et de cultiver sa différence.

Avec l'intuition qui caractérise l'écrivain affiné par sa méditation constante sur la beauté artistique, M. Malraux ne pensait-il pas aussi inconsciemment aux rapports avec la France des peuples qui ont été ses fils ?

Il semble paradoxal, du moins dans la forme, d'avoir été un fils. Ne l'est-on pas toujours? Ne demeure-t-on pas toujours le fils d'un père qui est plus magnifiquement vivant que jamais ?

Je voudrais m'expliquer en disant que si les Canadiens français n'ont jamais oublié leur origine, ils n'ont pas non plus méconnu les devoirs qu'elle imposait.

Or, le plus étonnant, à première vue de ces devoirs, est précisément, à la réflexion le plus évident.

Tout comme votre humanisme; Monsieur le ministre, ne vous a pas – bien au contraire! rendu moins Français, notre hérité française ne nous a pas rendus moins Canadiens. Si le fils d'un grand homme n'avait d'autre ambition que d'être un calque de son père, il raterait sa propre vie. Bien plus, il serait traître envers son père par le mépris de la richesse même de son héritage qui lui permet et ici je veux reprendre votre expression de « cultiver sa différence ».

Héritier du peuple le plus individualiste de la terre, le Canadien français ne pouvait, à son tour, qu'être indépendant même de ses origines, tout en approfondissant sa communion avec elles.

Le génie de la France n'a jamais davantage prouvé sa force qu'en nourrissant des peuples qui ont hérité d'elle la faculté de ne pas l'imiter servilement.

Cette volonté d'être différent, au carrefour de deux cultures nord-américaines, c'est en réalité le plus grand et le plus affectueux des témoignages d'admiration que nous puissions vous rendre: jamais nous ne pourrions être davantage fidèles à nos origines qu'en demeurant, dans la Confédération canadienne, l'antidote contre l'américanisation de nos cultures.

Devinant notre besoin de serrer les coudes avec elle, notre mère-patrie nous envoie le ministre qui possède à nos yeux les prestiges mêmes que notre caractère nous fait le plus apprécier. Il y a quelque chose de typiquement français dans le fait de déléguer le ministre chargé des Affaires culturelles pour inaugurer une exposition à la gloire de la technique, de la science et de l'art français. Rien de ce qui est science n'est étranger à l'artiste français; rien de ce qui est art ne laisse indifférent le savant. Il y a dans cet équilibre qui dépasse l'intelligence pour rejoindre la nature intime; il y a quelque chose de français que l'on retrouve en filigrane dans votre vie, Monsieur le Ministre. Vous avez su concilier en vous d'une façon admirable deux hommes que, d'après nos préjugés psychologiques, nous croyons destinés

à se combattre: l'artiste et l'homme d'action. C'est le divorce des deux qui devrait être artificiel. Or, justement, chez vous, l'artiste loin de nuire à l'homme d'action, a, au contraire, élevé et élargi son champ de vision.

Cela vous explique la sincère et profonde satisfaction que je ressens aujourd'hui en constatant que les liens établis il y a deux ans, lors de mon voyage à Paris, vous vous souvenez? ont scellé définitivement une entente féconde entre la France et le Québec. C'était en octobre 1961. Nous inaugurons alors notre Délégation générale à Paris et j'ai conservé le souvenir des vœux que vous avez alors exprimés. Mais parmi ceux que je formais, il en est un qui se réalise aujourd'hui, puisque je vous vois ici, parmi nous!

Grâce à votre présence, la technique et la science françaises, le théâtre et l'art français font de ce mois d'octobre une étape importante dans la vie économique et culturelle du Canada français. Nous lisons le livre français, nous apprécions la peinture française, vous en aurez la preuve, Monsieur, dans le retentissement qu'aura l'Exposition que vous venez d'inaugurer et dans l'accueil que feront l'an prochain, les publics de Québec et de Montréal à l'exposition Albert Marquet, placée chez nous sous le patronage de notre ministère des Affaires culturelles. Nous admirons aussi bien les réussites françaises dans le domaine de la technique et de la science, qu'il s'agisse de sidérurgie, de construction aéronautique ou, encore, de télécommunications, comme dans le cas de la première liaison de télévision par satellites en juillet 1962.

Il y a quelques jours à peine, notre ministre des Affaires culturelles, M. Georges Lapalme, annonçait la formation d'une direction générale des Arts et des Lettres, nouvel organisme dont la tâche principale sera de favoriser la vie artistique sous toutes ses formes: théâtre, littérature, musique, arts plastiques.

Le musée de Québec – que vous visiterez demain, Monsieur le ministre – réorganise depuis quelques mois ses collections, relativement modestes, nous en convenons, mais combien nécessaires à la mise en valeur de notre héritage culturel. Le caractère universel de l'œuvre que vous avez poursuivie, notamment, dans « Les voix du silence », nous permet de croire que vous saurez y découvrir quelques témoignages, quelques échos des grands courants artistiques qui ont animé la France.

Dimanche, vous parcourrez les rues du vieux Québec que le Service des Monuments historiques a entrepris de restaurer. J'ose croire que ces pierres vénérables ont conservé assez de cachet pour éveiller en vous une sorte de nostalgie des vieilles villes françaises qui sont à l'origine même de la Nouvelle-France comme Saint-Malo, Rouen, Dieppe, la Rochelle.

Enfin, vous rencontrerez à Montréal les écrivains et les artistes du Québec. Ils voient en vous l'un des grands maîtres de notre époque, l'inspirateur de deux générations qui ont admiré l'extraordinaire pénétration de vos vues dans le mystère de la création artistique.

Ce sera désormais un sujet de fierté pour l'Université de Montréal et pour tous les milieux culturels du Québec que de rappeler le nom de la chaire de l'histoire de l'art que vous avez accepté d'inaugurer: la chaire André Malraux. Si périlleux que soit l'honneur de posséder chez nous une chaire qui porte le nom d'un des esthètes les plus célèbres de toute l'histoire

de l'art, c'est un défi que nous relevons avec joie. Car la consécration que vous nous apportez par votre geste nous rappellera toujours combien nous avons raison, dans nos rapports avec le pays qui, il y a quatre siècles, rêva aussi fécondement une Nouvelle-France, de toujours approfondir notre communion avec elle !